

toujours leurs maîtres et d'enseigner gratuitement les enfants de ces maîtres.

Certes, je ne vois rien de plus noble que cette formule de serment, qui résume les sentiments les plus élevés et qui constitue un lien de solidarité entre les médecins et la famille de leurs maîtres, qu'on ne saurait trop admirer.

Toutefois, il faut le reconnaître, cette formule n'est guère qu'une copie de celle dont Hippocrate avait fixé les termes.

Par ce serment fait au nom d'Appollon, d'Hygie, de Panacée, de tous les dieux et de toutes les déesses, le nouveau médecin s'engageait : à respecter toujours son professeur, à le considérer comme son père et à regarder les enfants de ce maître comme des frères ; à leur enseigner gratuitement la médecine ; à pratiquer la médecine pour le seul avantage des malades et à ne faire aucun mauvais usage de la science. Il s'engageait enfin à garder le secret sur tout ce qui intéressait les malades ou leur famille.

Vous le voyez, ce sentiment a beaucoup de points de ressemblance avec celui de la Faculté de Montpellier.

* * L'Angleterre, pendant plus de deux siècles, s'est servie du serment comme d'une arme pour persécuter les catholiques et jamais, dans l'histoire moderne, on n'a vu d'esclavage plus grand que dans la libre Angleterre pendant cette époque néfaste où le serment du *Test* était imposé aux catholiques.

Ce serment, qui était une véritable abjuration, ne fut abolie qu'en 1829, et quand j'entends toujours vanter les libertés anglaise, cela m'horripile.

Voyez donc l'état de l'Irlande.

Mais, de nos jours encore, en Canada, n'avez-vous pas vu tous les lieutenants-gouverneurs de la province de Québec prêter un serment contraire à leurs croyances et qui leur était imposé.

Depuis 1867 jusqu'à 1884 les lieutenants-gouverneurs n'ont-ils pas juré l'un après l'autre :

"Je déclare qu'aucun prince, prélat, personne, Etat ou potentat étranger n'a ou ne doit avoir aucune juridiction, pouvoir, supériorité, prééminence ou autorité, ecclésiastique ou spirituelle en ce royaume, et je fais cette déclaration sur la vraie foi d'un chrétien."

Chaque lieutenant-gouverneur prêtait ce serment, absurde pour un catholique, sans apporter aucune attention à ce qu'il faisait, et ce n'est qu'en 1884, que le fonctionnaire nouvellement nommé à cette haute position, refusa carrément de suivre cet exemple et envoya promener celui qui lui présentait la vieille formule.

* * Il vient de mourir un homme de génie, que ses inventions ont placé au premier rang des savants de notre époque, John Ericsson, dont toute la vie a été consacrée au travail.

"John Ericsson, dit Larousse, inventeur et ingénieur ; né en 1803, dans la province de Wermland (Suède), mort en 1869, à Richland, (Etat de New-York), des suites de la morsure d'un chien enragé."

Ainsi que vous le voyez le grand *Dictionnaire universel du XIXe siècle*, est dans l'erreur, puis qu'il a fait mourir Ericsson, vingt ans trop tôt.

Cet illustre Suédois, fils d'un pauvre mineur, se fit tellement remarquer par son intelligence qu'il attira l'attention du comte Platen, ami du roi Bernadotte, qui le fit entrer dans le corps des cadets du génie militaire. Il fut nommé lieutenant à vingt ans et quitta l'armée en 1826, époque à laquelle il se rendit en Angleterre où une occasion s'offrit bientôt à lui de se faire connaître.

En 1829, "la compagnie du chemin de fer de Manchester, Liverpool, avait proposé un prix pour celui qui construirait la locomotive la plus rapide. Ericsson concourut avec le célèbre Stephenson. Or, au jour de l'épreuve, la locomotive qu'il présenta et à laquelle il donna le nom de *Novelty*, parcourut 50 milles à l'heure, vitesse inconnue même jusqu'à ce jour ; la machine de Stephenson mit huit minutes de plus pour parcourir la même carrière... Mais, comme Ericsson n'avait été informé du concours que sept semaines avant, et que, dans cet intervalle, il avait dû construire tous ses appareils, il arriva que sa locomotive péchait du côté de la solidité ; les tubes brûlaient durant le parcours.

Bien que la vitesse fût la seule condition posée, et qu'à ce titre le prix lui appartint, Ericsson... déclara que l'on devait accorder la récompense à ses travaux, et il se remit à ses travaux."

Ce trait peint bien l'homme insensible aux honneurs et dont la seule passion a été le travail. Il passait douze heures par jour dans son laboratoire et les douze autres heures étaient employées par lui à rêver aux secrets qu'il pourrait encore arracher à la nature.

Il a passé sa vie presque seul, et alors que le bruit de son nom remplissait le monde, il se renfermait dans un silence complet, et sa vie a été tellement occupée qu'il n'a jamais eu le temps de songer à se créer un intérieur, une famille.

Les titres seuls de ses inventions rempliraient un numéro du MONDE ILLUSTRÉ.

C'est lui qui a transformé complètement la marine à vapeur, qui a construit le fameux *Monitor* pendant la guerre des Etats-Unis, etc., etc.

Ses compatriotes, qu'il n'a jamais revus depuis son départ de la Suède, en 1826, ont élevé un monument en face de la maison où il est né, et l'inscription est d'une simplicité qui convenait bien à ce savant modeste : "John Ericsson est né en 1803."

C'est tout, et cela suffit, car tous les peuples connaissent Ericsson.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le portrait et une notice biographique de cet homme éminent.

* * J'ai été bien sérieux aujourd'hui, que voulez-vous, il y a des semaines où l'on broie du noir, et puis, quand on regarde autour de soi on voit tant de choses laides qu'il faut parfois les écrire.

Je termine par un mot vrai, mais froid à donner le frisson.

Quand Vanderbilt est mort, les journaux ont publié les lignes principales de son testament, et tout le monde s'extasiait de la générosité du crépus américain qui laissait un million aux pauvres de New-York.

—Un million ! dit un journaliste, un million ! pas de quoi nourrir un seul jour les pauvres qu'il a faits pendant sa vie !

Leon Liden

LA RELIGION ET L'ÉTAT

La Religion est la base de la société humaine, elle veille à l'ordre de l'univers, contient les passions des peuples et élève la vertu. La Religion, qui unit toutes les classes humaines, qui répand partout ces institutions admirables de charité, qui inspire à l'homme le dévouement et le courage, est nécessaire à tout Etat. Un peuple sans religion est un corps sans intelligence, un membre sans mouvement.

Comme la tête chez l'homme est le siège de toutes les opérations de l'esprit et de la volonté, la Religion dans un Etat, est le principe fondamental de l'union puissante et de la force des individus. Une société humaine où ce principe serait méconnu ne mériterait plus le nom de nation. Dans un affreux désordre, toutes les institutions de ce pays disparaîtraient. Plus de familles, plus de lois, et partant plus de bonheur, de prospérité et de gloire. Le crime, n'ayant plus de frein, se montrerait au grand jour et entraînerait la société dans l'abîme sans fond de l'abrutissement. La mère serait sans amour pour le fruit de ses entrailles, et le père sans tendresse. Les enfants, dans les auteurs de leurs jours, ne verraient plus que deux êtres indignes de respect et d'amour. Ainsi les liens sacrés qui unissent les enfants aux parents se briseraient aux souffles impurs de l'impiété et de l'iniquité.

Les serviteurs deviendraient les maîtres et méconnaîtraient ainsi leurs devoirs essentiels. Pour comble de malheur, les bras de la Justice seraient sans force et sans vertu, car la seule crainte d'une justice humaine ne peut contenir les passions et le désordre de la multitude, si l'idée de Dieu et de

ses lois est absente. Seule, la loi de la force personnelle règnerait alors dans son sens le plus absolu. Les faibles se verraient partout repoussés avec dureté ; les orgueilleux et les forts les traiteraient comme des seconds *parias*. Le peuple n'aurait aucunes inspirations, si ce n'est celles de l'égoïsme et de l'intérêt. Le bien réel de la nation, la fermeté de ses principes, la gloire de ses institutions ne seraient plus que des chimères.

Dans l'histoire des peuples, nous voyons que plus le sentiment religieux s'est affaibli, plus le désordre et la confusion ont augmenté. Quand les hommes ne reconnaissent aucune puissance supérieure qui veillât à la paix et au moral des peuples, la loi du crime devenait alors comme le principe de leur bonheur, c'est-à-dire, qu'insensés, ils cherchaient, dans l'iniquité, le calme que seule la Religion pouvait donner.

Quand la Rome des Césars, s'acheminait à grands pas vers sa tombe, qu'était alors devenu son sentiment religieux ? Rien. Il est vrai que le paganisme n'avait aucune source dans la grandeur et la bonté du vrai Dieu, mais fallait cent fois mieux une telle religion que pas du tout. Le peuple, au moins, avait l'idée d'un être qui veille à tout, d'une justice sévère qui punit les coupables et récompense les bons. Mais, dans les derniers jours de Rome, les nations du vaste empire des Césars avaient perdu ses principes si sages, du moins en apparence. Aussi, de leur faiblesse s'ensuivit-il la mort et la honte. Pour nous, Français, quel terrible exemple d'une nation délirante contre Dieu n'offre point les dernières et horribles années du XVIIIe siècle ? Chacun, malgré ses absurdes principes de fraternité et d'égalité, voulut être roi, et sans Dieu et sans lois. Les ruisseaux de sang qui coulèrent sur le sol français, les prêtres massacrés même aux pieds des autels, les vierges vouées aux outrages d'une multitude impie et corrompue, les églises pillées, les campagnes dévastées, les villes détruites, les cris de douleur et les gémissements des mères et des épouses glacèrent d'effroi et d'épouvante les nations de la terre.

L'impie des impies avait dit : "Ecrasons l'infâme," et à ce mot d'ordre des milliers d'être sans cœur et sans foi vinrent se ranger sous l'étendard de l'incrédulité. Le nom de frères, qu'on osait se donner, n'était plutôt qu'une affreuse antiphrase, car une société qui veut exister sans l'idée d'un Etre Suprême, qui se fonde seulement sur les lois humaines, qui aime à se considérer comme une famille de plantes, ne peut avoir des sentiments nobles et véritables, des vertus belles et pures comme celles qui sont le partage du christianisme.

Robespierre, le cruel chef de la Révolution, a si bien compris cette nécessité de la Religion à un Etat, qu'il fit décréter que tous les citoyens de la République devaient rendre des honneurs à l'Etre Suprême.

Voltaire a dit : "Si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous dépeint comme acharnés sur leurs victimes."

Paul Durand

Mars 1889.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A l'occasion de l'exposition universelle, l'*Etranger* de Paris publiera en mai prochain un numéro extraordinaire. Des écrivains de tous les pays et de toutes les langues y contribueront : Ainsi l'Italien, l'Espagnol, le Danois, l'Arabe, de passage dans la capitale, pourront lire quelques pages de leurs écrivains nationaux. Le Canada ne sera pas oublié : M. Auguste Fortier, de Montréal, auteur de plusieurs articles sur le Canada-Français, est à écrire, nous dit-on, pour l'*Etranger* "une intéressante légende canadienne" inédite et sans aucune idée politique.

Nous reproduirons, la semaine prochaine, de la *Revue Internationale* de Rome, un article intitulé : *Le Paysan Canadien*, signé par M. Auguste Fortier, jeune écrivain de talent de cette ville.